

Les grandes figures de l'histoire biblique – MARIE (2^e partie)

1. – Extrait du bulletin *Marthe et Marie* (Sédir).

Marie est la reine des grandes eaux primitives sur lesquelles, avant la naissance des siècles, soufflaient seules les haleines de l'Esprit ¹. C'est pourquoi, lorsqu'elle s'incarne sur la terre, l'Esprit revient souffler sur elle afin qu'elle engendre Celui qui résume toutes les maîtrises et qui parachève le Grand-Ceuvre universel.

L'épouse du Charpentier nous enseigne d'abord combien la femme est élue à souffrir. Elle attire toutes les amertumes de l'existence, comme si, en elle, une soif plus forte que sa nature les lui faisait boire à longs traits. L'Évangile est le premier livre qui dise l'éminente dignité intérieure qui devrait acquérir aux femmes la tendresse la plus respectueuse et la plus grave, si elles ressemblaient davantage à Marie. Elles paraissent agitées parce qu'elles ne se souviennent pas de Dieu ; futiles, parce qu'une éducation superficielle ne leur apprend rien de leur rôle secret ; inintelligentes, parce qu'on ne cultive que leur mémoire au lieu d'ennobler leur cœur ; l'infériorité qu'on leur reproche, ce sont les hommes qui devraient s'en tenir responsables. Mais il n'est jamais trop tard pour se reprendre et, jusqu'au jour de notre mort, nous pouvons, nous devons faire effort vers le mieux. Les parents de Jésus nous donnent l'exemple d'une telle constance ; ils ont persévéré dans leur chemin sans la moindre déviation ; c'est pourquoi l'Écriture qualifie toujours de droites les voies de la Lumière.

La Vierge Marie nous montre la perfection de cette droiture ; rien ne la distrait ; elle n'est même pas tentée ; on dirait que le mal l'ignore ; et, en fait, Satan ne la reconnut point. Elle est la mystérieuse ; son esprit contient tous les mystères, elle-même étant le centre du Mystère dans la profondeur de son être. Les anciens sages représentaient la Sagesse secrète sous la forme d'une vierge ; Marie est la réalité de ce symbole ; sa vie n'est qu'un long secret, une ignorance sublime, une impuissance radicale mais grosse de la Toute-puissance. Dieu avait besoin, si j'ose dire, pour descendre jusqu'à nous sans que Son aspect ne volatilise nos misérables personnes, de Se revêtir des voiles épais de la chair sans qu'aucun œil ne puisse suivre Son dessein. Toutes les créatures, en effet, désirent la Lumière d'un appétit désespéré, parce que la Lumière est la Vie ; mais cet aliment serait trop fort et nous consumerait si nous l'absorbions dans son état pur. La personne de Jésus-Christ est cette Lumière pure adaptée à notre faiblesse ; encore fallut-il que cette adaptation demeure ignorée.

En même temps que Son Fils, dès l'origine des temps, le Père prépara la Vierge, la choisit entre tous les êtres, lui fit suivre, à travers les siècles antérieurs et les étoiles primitives, une école singulière, mena son esprit sur ce monde et dans cette race blanche, et dans la tribu la plus dure, la plus cupide, la plus orgueilleuse de cette race, parce que, pour recevoir le Verbe, il lui fallait devenir la plus tendre, la plus douce, la plus humble des créatures.

D'autres versets du Livre divin perceront de nouveaux jours sur la personne de Marie ; retenez seulement que cette femme, investie de la mission la plus haute qu'on puisse concevoir, vécut de la façon la plus obscure. Inclinez vos cœurs sur ce paradoxe éclatant. Devenez semblables à la pauvre fille du Temple, à la pauvre épouse du Charpentier, à la pauvre mère du Supplicié ; que son image flotte sans cesse devant le regard de votre conscience. C'est en gardant le silence que vous persuaderez, c'est en vous dépouillant que vous enrichirez votre âme, c'est en pleurant que vous vaincrez.

Unique dans sa génération anté-séculaire, unique dans son passage terrestre, Marie reste unique dans son immortalité rayonnante. Semblable à vous toutes, elle reste attentive à vos appels et, plus que tous autres serviteurs du Père, exorable à vos supplications. C'est à vous maintenant à vous rendre semblables à elle, non point par la forme, mais par la qualité de votre vie.

SÉDIR, *Marthe et Marie*, n° 4, octobre 1920.

¹ Allusion à Genèse I, 2 : « ... le souffle de Dieu planait à la surface des eaux ». Les eaux désignent ici la matière fluide et lumineuse d'avant la Création, matière dont la Vierge éternelle est en quelque sorte la Matrice, l'Enveloppe, comme nous l'avons vu dans la causerie précédente. Ces eaux étaient saintes, puisque le souffle de Dieu, l'Esprit saint, planait sur elles. Voilà pourquoi Sédir a raison de désigner Marie comme étant la reine de ces eaux.

2. – Extraits de *La vie de la Vierge Marie* (Anne-Catherine Emmerich).

Durant la nuit passée, j'ai vu l'Annonciation au temps liturgique où l'Église célèbre cette fête. J'appris à cette occasion, d'une façon très nette, que si l'on s'en tient au déroulement de l'année, Marie était déjà enceinte de quatre semaines à la date du 25 mars : en effet, cela m'a été répété expressément, car j'avais déjà eu la vision de l'Annonciation le 25 février, qui est sa date réelle, mais je n'en avais pas parlé. Et cette nuit, j'ai revu tout ce mystère en ses moindres détails.

*

La chambre à coucher de la Sainte Vierge était située dans la partie arrière de la maison, près du foyer. On devait monter trois marches de biais pour accéder à la chambre de Marie, car le sol de cette partie de la maison était surélevé sur un affleurement de rocher. Vis-à-vis de la porte, la chambre était arrondie, constituant une alcôve séparée du reste de la pièce par une cloison de vannerie arrivant à hauteur d'homme : c'est là que se trouvait la couche de Marie, roulée pendant la journée. Les murs de la chambre étaient revêtus jusqu'à une certaine hauteur par un treillis de marqueterie un peu plus robuste que les légers paravents amovibles : on y avait employé du bois de plusieurs couleurs pour constituer un dessin en petit damier. Le plafond de la chambre était étayé par quelques poutres parallèles entre lesquelles était tendu un clayonnage orné de figures d'étoiles.

Le jeune homme lumineux qui m'accompagne toujours me conduisit dans cette chambre, et j'y vis ce que je vais relater, m'efforçant de le faire aussi bien que le peut une misérable personne comme moi.

Dès qu'elle fut entrée, la Sainte Vierge passa derrière le paravent, et revêtit une longue robe de laine blanche, avec une large ceinture ; elle se couvrit la tête d'un voile blanc jaunâtre. Pendant ce temps, la servante entra à son tour, portant un lumignon, et elle alluma une lampe à plusieurs bras suspendue au plafond ; puis elle se retira.

*

La Sainte Vierge posa devant sa table un petit coussin rond pour s'agenouiller et, prenant appui des deux mains sur le meuble, elle se mit lentement à genoux. La porte de la chambre était à droite devant elle, et elle tournait le dos à sa couche. Elle baissa le voile sur son visage et joignit les mains sur sa poitrine, mais sans croiser les doigts. Elle pria longtemps ainsi, le visage tourné avec ferveur vers le ciel. Elle demandait la venue de la Rédemption, du roi promis, implorait la grâce d'avoir, par sa prière, quelque part à sa mission. Elle demeura longtemps agenouillée, ravie en sa prière, puis elle pencha doucement la tête sur sa poitrine.

Et voici que, du plafond de la chambre, descendit suivant une ligne oblique, un peu à sa droite, une telle masse de lumière que je fus obligée de détourner les yeux vers le mur, là où était la porte. Dans cette lumière se tenait un adolescent d'une blancheur éclatante, aux longs cheveux blonds flottants, qui alla vers Marie. C'était l'ange Gabriel. Il lui parla, tout en écartant doucement les bras. Et je vis ses paroles sortir de sa bouche comme des lettres de feu, je les lus, je les entendis. Marie tourna quelque peu sa tête voilée vers la droite, mais, dans sa modestie, elle ne leva pas les yeux. L'ange continua de parler : alors, comme si elle obéissait à un ordre, Marie tourna son visage vers lui, souleva un peu son voile et répondit. L'ange parla encore. Marie releva tout à fait son voile, regarda l'ange et prononça les paroles sacrées : « Voici la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole. »

La Sainte Vierge était dans un profond ravissement ; la lumière emplissait la chambre, je ne voyais plus l'éclat de la lampe qui brûlait, ni le plafond de la pièce. Le ciel semblait s'être ouvert, une traînée lumineuse était apparue au-dessus de l'ange, et je vis à l'extrémité de ce fleuve de lumière une figure de la très sainte Trinité, tel un triangle de lumière dont les rayons s'entre-pénétraient.

*

Quand la Sainte Vierge dit : « Qu'il me soit fait selon ta parole », je vis une apparition ailée du Saint-Esprit, qui ne ressemblait pas exactement à la figuration habituelle sous forme de colombe : sa tête était comme un visage d'homme, de la lumière partait de son corps en s'élargissant comme des ailes, s'écoulant de sa poitrine et de ses mains en trois courants lumineux qui se répandaient sur la Sainte Vierge, pénétrant dans son côté droit où ils se réunissaient. Touchée au cœur par cette lumière qui prenait possession d'elle, la Sainte Vierge en fut tout illuminée et devint comme transparente : ce fut comme si les ténèbres s'écartaient d'elle, comme la nuit reflue devant le jour. Elle fut alors si irradiée de cette lumière qu'il n'y avait en elle plus rien d'obscur ni d'opaque : elle était

resplendissante et comme illuminée en son être entier. Après cette effusion lumineuse, je vis l'ange disparaître, la voie lumineuse d'où il était sorti se retira, c'était comme si le ciel ramenait en soi ce fleuve de lumière. Et une pluie de roses blanches encore fermées, au feuillage verdoyant, se répandit sur Marie.

Pendant que je contemplais ces choses qui se déroulaient dans la chambre de la Sainte Vierge, j'eus une expérience personnelle tout à fait singulière : en proie à une profonde angoisse, comme si l'on m'avait tendu des pièges, je vis un horrible serpent qui, rampant à travers la maison, montait sur les marches jusqu'à la porte près de laquelle je me tenais. Le monstre avait atteint la troisième marche quand la lumière investit Marie. Ce serpent, de la taille d'un enfant, dardait une tête large et plate, il avait à la hauteur de la poitrine deux courtes pattes membraneuses armées de griffes, un peu comme les ailes des chauves-souris, dont il s'aidait pour ramper. Tacheté de toutes sortes de couleurs hideuses, il rappelait le serpent du Paradis, avec quelque chose de plus repoussant. Quand l'ange quitta la chambre de la Sainte Vierge, il piétina la tête du monstre, qui poussa un cri si affreux que j'en frémis. Et je vis apparaître trois esprits angéliques qui, frappant le répugnant reptile à coups de pied, le chassèrent de la maison.

Après le départ de l'ange, la Sainte Vierge, absorbée en une profonde extase, contempla en elle-même l'incarnation du Rédempteur promis, qu'elle adorait sous la forme d'un petit corps humain resplendissant, parfaitement formé et pourvu de tous ses membres, jusqu'aux doigts minuscules. Oh ! ici à Nazareth, c'est tout autre chose qu'à Jérusalem : là-bas, les femmes doivent se tenir dans le parvis, elles n'ont pas le droit de pénétrer dans le Temple, seuls les prêtres entrent dans le sanctuaire. Mais ici, à Nazareth, ici dans cette église, c'est une vierge qui est elle-même le sanctuaire, et le Saint des saints est en elle, et le grand prêtre est en elle, et elle est seule à se tenir près de lui ! Comme tout cela est touchant et merveilleux, et pourtant si simple et naturel ! Les paroles de David, dans le psaume 46, se trouvaient accomplies : « Le Très-Haut a sanctifié sa demeure, Dieu est en elle, elle ne peut chanceler. »

Il était près de minuit quand je vis ce mystère. Au bout de quelque temps, Anne entra chez Marie avec les autres femmes, car un frémissement merveilleux de la nature les avait tirées de leur sommeil et une nuée lumineuse était apparue au-dessus de la maison. Quand elles virent Marie agenouillée en extase sous la lampe, elles se retirèrent avec respect. Peu après, Marie se releva et, s'approchant du petit autel contre le mur, elle rabattit l'image qui y était déployée et qui représentait une figure humaine emmaillotée, comme j'en avais vu dans la maison d'Anne lors des préparatifs pour son départ vers le Temple. Elle alluma une lampe fixée à la cloison et pria debout. Il y avait devant elle des rouleaux posés sur un pupitre élevé. Elle regagna sa couche seulement vers le matin.

Alors mon guide m'emmena. Mais, comme je pénétrais dans le vestibule de la maison, je fus prise d'une vive frayeur : l'horrible serpent se tenait tapi là, aux aguets. Il se précipita sur moi et voulut se cacher dans les plis de ma robe. Je fus en proie à une horrible angoisse. Mais mon guide et les trois anges apparurent de nouveau : ils me tirèrent promptement de là, frappant le monstre dont j'ai encore dans les oreilles l'affreux hurlement.

*

Marie était venue au Temple à l'âge de quatre ans. Elle était déjà en toutes choses une fillette exceptionnelle et admirable. Une tante maternelle de Lazare fut son éducatrice. La sagesse de l'enfant était si extraordinaire, si prodigieuse, que j'ai vu des prêtres écrire sur elle des rouleaux entiers : ces rouleaux sont conservés parmi les écrits cachés qui m'ont été montrés.

*

Tous les enfants de Dieu parmi les hommes, tous ceux qui, dès le commencement, ont lutté pour l'œuvre de la sanctification, ont contribué à la venue de Marie. Elle était le seul or pur qu'eût produit la terre, elle seule était dans l'humanité entière la chair immaculée et le sang limpide dont la venue avait été préparée, purifiée, récapitulée et consacrée à travers toutes les générations de ses ancêtres, conduite, protégée et fortifiée sous la Loi, jusqu'à se réaliser enfin comme surabondance de grâce. De toute éternité, Marie était prédestinée, et elle a été manifestée dans le temps comme Mère de l'Éternel.

*

Par la salutation de l'ange, Marie fut consacrée, telle une église. Au moment où elle dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta parole », le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, pénétra en sa servante qui le saluait. Dieu se trouvait à présent dans son temple, car Marie était le temple nouveau et l'Arche de l'Alliance Nouvelle. La salutation d'Élisabeth et le tressaillement de Jean dans le sein de sa mère furent la première liturgie célébrée par les peuples devant ce sanctuaire. Mais quand la Sainte Vierge entonna le *Magnificat*, c'est déjà l'Église entière qui célébrait la Nouvelle Alliance, les épousailles nouvelles, l'accomplissement des promesses divines de l'Alliance Ancienne, rendant grâces comme par un *Te Deum laudamus*. Ah ! qui pourrait exprimer l'émotion de cette première salutation du Sauveur par son Église avant même qu'il fût né ?

ANNE-CATHERINE EMMERICH, *La vie de la Vierge Marie*, communication du 25 mars 1821.

3. – Extrait de *L'enfance de Jésus* (Jacob Lorber).

Parvenue à la demeure d'Élisabeth, Marie, très timidement, frappa à la porte selon la coutume juive. Mais lorsque Élisabeth perçut ce léger bruit, elle pensa en elle-même : « Qui frappe donc d'une façon si insolite ? Ce doit être un enfant de mon voisin ; ce ne peut être mon mari, car il est toujours muet au Temple, dans l'attente de sa délivrance. Mon travail est important, devrais-je l'interrompre à cause des caprices de l'enfant du voisin ? Non, je n'en ferai rien, cet ouvrage est pour le Temple et il est plus important que les caprices de cet enfant qui ne veut que me taquiner et se moquer de moi. Je vais donc rester assise à mon travail et laisser cet enfant frapper ! »

Marie frappa encore une fois et l'enfant d'Élisabeth tressaillit de joie en son sein, et la mère entendit une voix très douce, là où l'enfant avait tressailli, et qui disait : « Mère, va, va, hâte-toi, car c'est la mère de mon Seigneur et de ton Seigneur, de mon Dieu et de ton Dieu qui frappe à la porte et te visite en paix ! »

Élisabeth à ces mots lâcha ce qu'elle tenait dans ses mains et courut ouvrir la porte à Marie. Elle lui donna sa bénédiction, selon l'usage, et lui ouvrit les bras en disant : « Ô Marie, toi qui es bénie d'entre les femmes, tu es bénie d'entre toutes les femmes et le fruit de ton sein est béni ! Ô Marie très pure vierge de Dieu ! D'où me vient cette immense grâce d'être visitée par la mère de mon Seigneur, de mon Dieu ? »

Marie, qui ne comprenait rien à tant de mystères, lui dit : « Ah ! Chère cousine, je ne suis venue que pour te rendre une visite d'amitié. Je ne comprends pas ce que tu dis là, à mon propos ! Suis-je donc réellement enceinte pour que tu m'appelles mère ? »

Élisabeth répondit à Marie : « Vois-tu, lorsque tu as frappé pour la seconde fois à la porte, l'enfant que je porte sous mon cœur a tressailli de joie et m'a annoncé tout ceci et t'a saluée en moi à l'avance ! »

Marie tourna ses regards vers le ciel et se rappela ce que l'Archange Gabriel lui avait annoncé, quoiqu'elle ne comprît encore rien, et dit : « Ô Toi, Grand Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qu'as-Tu fait de moi ? Que suis-je donc pour que toutes les générations de la terre m'appellent bienheureuse ? »

Élisabeth répondit : « Ô Marie, toi l'élue de Dieu, entre dans ma demeure et restaure-toi ; puis nous parlerons ensemble et louerons et glorifierons Dieu de toutes nos forces. » Marie suivit Élisabeth, but et mangea et fut remplie d'une joie sereine. Élisabeth questionna Marie à propos de tout ce qu'elle avait appris au Temple, lorsqu'elle y était pupille du Seigneur, et lui demanda comment elle avait ressenti tout cela.

Marie lui dit : « Chère cousine également bénie du Seigneur, je pense que ces choses sont trop élevées pour nous, femmes imprudentes que nous sommes, si nous délibérons de choses que le Seigneur a réservées aux fils d'Aaron ! C'est pourquoi je suis d'avis que nous autres femmes devons remettre les choses divines à Dieu et à ceux qu'Il a institués pour elles et ne devons pas jouer aux esprits subtils. Si nous aimons Dieu par-dessus tout et tenons à Ses saints commandements, nous vivons conformément à notre état ; le reste regarde les hommes que le Seigneur appelle et choisit. Je crois, chère cousine, que cela est juste ainsi ; épargne-moi les chicanes du Temple, il n'en sera pour autant ni meilleur, ni pire ! Mais quand le Seigneur le jugera bon, Il châtiara le Temple et le reformera en temps voulu. »

À ces mots, Élisabeth reconnut la profonde humilité et la modestie de Marie, et lui dit : « Ô vierge de Dieu, pleine de grâce ! Certes, c'est avec de tels sentiments dans le cœur qu'il faut trouver grâce auprès de Dieu. Seule

l'innocence la plus pure parle comme tu t'es exprimée ; et qui vit selon ces paroles, vit certes en homme juste devant Dieu et devant tout le monde ! »

Marie ajouta : « Ce n'est pas notre vie qui est juste, mais celle du Seigneur, et elle est une grâce ! Qui croit vivre en juste par ses propres mérites est certes le moins juste devant Dieu, mais qui reconnaît ses fautes devant Dieu, celui-là vit en juste devant Dieu. Je ne sais pas, quant à moi, comment je vis, ma vie est une pure grâce du Seigneur, c'est pourquoi je ne puis que L'aimer à chaque instant, Le louer et Le glorifier de toutes mes forces ! – Si ta vie est semblable à la mienne, fais de même et tu plairas mieux au Seigneur que si nous voulions continuer à bavarder à propos du Temple ! »

Élisabeth reconnut qu'un esprit divin soufflait en Marie, elle cessa de poser des questions à propos du Temple, et louant et glorifiant Dieu, elle s'abandonna à Sa volonté !

Marie passa ainsi trois bons mois chez Élisabeth, l'aidant comme une servante dans tous les travaux domestiques.

JACOB LORBER, *L'enfance de Jésus*, 1843-1844.

4. – Extraits de *La Cité mystique de Dieu* (Marie d'Agreda).

Quoiqu'il me soit impossible de détailler les bienfaits particuliers dont notre Reine combla beaucoup d'âmes, je ne laisserai pas de dire dans ce chapitre quelques-unes des choses de ce genre qui arrivèrent durant le temps qu'elle passa dans la maison de sa cousine Élisabeth, pour que ces quelques traits fassent deviner les autres.

Il y avait dans cette maison une servante d'un très-mauvais naturel, chagrine, colère, toujours prête aux jurements et aux imprécations. Elle fatiguait ses maîtres par son humeur hautaine, et elle était si fort assujettie au démon par tous ces vices et par plusieurs autres désordres, que ce tyran l'entraînait sans peine dans toute sorte de dérèglements funestes. Il y avait environ quatorze ans qu'une bande de démons l'accompagnait sans la quitter un moment, pour s'assurer la proie qu'ils prétendaient faire de son âme. Les ennemis de notre salut ne s'en éloignaient que quand elle était en la présence de la Maîtresse de l'univers ; parce que, comme j'ai dit ailleurs, la vertu de notre Reine les tourmentait, surtout depuis qu'elle portait dans son sein virginal le Seigneur tout-puissant et le Dieu des armées. Et comme cette servante ne ressentait plus les mauvais effets de cette méchante compagnie lorsque ces cruels persécuteurs de nos âmes étaient forcés de la quitter par la présence de la très-sainte Vierge, qui lui procurait des faveurs toutes nouvelles, elle commença à s'attacher par une vive affection à sa restauratrice. Elle cherchait à l'assister avec un tendre empressement, à lui rendre mille petits services, et à se ménager le plus de temps possible pour se trouver auprès de notre divine Princesse, qu'elle regardait avec respect ; car parmi ses inclinations dépravées, elle en avait une bonne : c'était une certaine compassion naturelle pour les pauvres et pour les personnes humbles, à qui elle souhaitait même de faire du bien.

La divine Princesse, pénétrant les inclinations de cette femme, l'état de sa conscience, le péril de son âme, et les mauvais desseins des démons à son égard, tourna les yeux de sa miséricorde et la regarda avec une affection de mère. Et quoique cette charitable Reine sût que cette obsession des démons était le juste châtiment des péchés de cette femme, elle fit néanmoins des prières pour elle, et lui obtint le pardon, la guérison et le salut. Elle commanda incontinent à ces esprits rebelles, par la puissance qu'elle avait, d'abandonner cette créature et de ne plus la troubler ni la molester. Et comme ils ne pouvaient résister à l'autorité de notre invincible Princesse, ils cédèrent et s'enfuirent pleins de terreur, ignorant la cause du pouvoir de l'auguste Marie ; mais ils conféraient ensemble, partagés entre l'admiration et l'indignation, et ils disaient : Quelle est cette femme qui a sur nous un empire si extraordinaire ? D'où lui vient ce pouvoir exorbitant qui lui permet de faire tout ce qu'elle veut ? Les ennemis conçurent à cette occasion une nouvelle rage contre celle qui leur écrasait la tête. Mais cette heureuse pécheresse fut délivrée de leurs mains ; et notre aimable Maîtresse l'avertit, la corrigea, lui enseigna le chemin du salut, adoucit son cœur revêché, et changea son mauvais naturel. Et elle persévéra toute sa vie dans cet heureux changement, reconnaissant qu'elle en était redevable aux charitables soins de notre seule Reine, bien qu'elle ne pénétrât point le mystère de sa dignité ; ainsi elle fut humble, reconnaissante, et elle finit sa vie saintement.

Il y avait près de la maison de Zacharie une autre femme qui n'était pas mieux morigénée que cette servante, et à cause du voisinage, elle avait coutume d'y entrer pour s'entretenir avec les domestiques de sainte Élisabeth. Elle vivait dans le libertinage, sans se soucier de conserver l'honnêteté, et comme elle apprit l'arrivée de notre grande Reine dans cette ville, sa modestie et sa retenue, elle dit par une espèce de légèreté et de curiosité : « Qui est cette étrangère que nous venons de recevoir pour voisine, et dont la sainteté et la vie solitaire font tant de bruit ? » Poussée par ce vain et impatient désir de connaître les nouvelles et les nouveautés, qui n'est que trop ordinaire à ces sortes de personnes, elle tâcha de voir notre divine Dame, pour observer sa mise et son air. Cette curiosité était impertinente et oisive dans son but, mais les effets n'en furent point inutiles ; car cette femme, ayant satisfait son désir, se trouva si fort touchée de la présence et de la vue de l'auguste Marie, qu'elle fut à l'instant toute changée, et transformée en un être nouveau. Elle n'eut plus les mêmes inclinations, et sans connaître la puissance de l'agent, elle subit son efficace influence ; ses yeux versèrent des torrents de larmes, et son cœur fut percé d'une intime douleur de ses péchés. Cette heureuse femme, pour n'avoir que regardé avec une attention curieuse la Mère de la pureté virginale, reçut en échange la vertu de chasteté, elle fut délivrée de ses mauvaises habitudes et de ses inclinations sensuelles. Alors elle se retira abîmée dans cette douleur, pour pleurer les désordres de sa vie. Elle sollicita dans la suite le bonheur de voir et d'entretenir la Mère de la grâce ; cette charitable Reine voulut bien l'accueillir, pour l'affermir dans sa conversion, elle qui savait parfaitement ce qui venait d'arriver, et qui portait dans son sein la source même de la grâce, de la sainteté et de la justification, en vertu de laquelle l'avocate des pécheurs opérait. Elle la reçut avec une affection maternelle, elle lui donna de sages avis, et l'instruisit à la pratique de la vertu, de sorte qu'elle la laissa saintement renouvelée, et fortifiée pour persévérer dans le bien.

Notre grande Reine fit un très-grand nombre de bonnes œuvres et de conversions aussi admirables que celles-là, mais toujours en les cachant des ombres du silence et du secret. Elle sanctifia toute la famille de sainte Élisabeth et de Zacharie par sa conversation ; elle augmenta la perfection de ceux qui étaient justes, et leur acquit de nouveaux dons et de nouvelles faveurs ; elle justifia et éclaira par son intercession ceux qui ne l'étaient pas, et l'amour respectueux que tous avaient pour elle les lui soumit avec tant de force, que chacun à l'envi s'empressait de lui obéir, et de la reconnaître pour sa Mère, pour son asile et pour sa consolatrice dans toutes ses nécessités. Sa seule vue produisait tous ces effets, qui lui coûtaient fort peu de paroles, bien qu'elle ne refusât jamais celles qui étaient nécessaires dans de telles occasions. Comme elle pénétrait le secret des cœurs et l'état des consciences, elle appliquait à chacun le remède le plus convenable. Le Seigneur lui manifestait quelquefois si ceux qu'elle voyait étaient du nombre des élus ou des réprouvés. Mais cette connaissance produisait dans son cœur des effets admirables d'une très-parfaite vertu ; car elle donnait mille bénédictions aux justes et aux prédestinés (ce qu'elle fait encore maintenant du haut du ciel), et le Seigneur la félicitait de la joie qu'elle en recevait, et de son côté, elle le priait avec des instances incroyables de les conserver dans sa grâce et dans son amitié. Quand elle voyait quelqu'un dans le péché, elle intercédait du plus profond de son cœur pour sa justification, et ordinairement elle l'obtenait ; que s'il était réprouvé, elle pleurait avec beaucoup de douleur, et elle s'humiliait en la présence du Très-Haut pour la perte de cette image et de cet ouvrage de la Divinité, et elle faisait de très-ardentes oraisons, des offrandes particulières et des actes d'une humilité sublime, afin qu'aucun autre ne tombât dans ce malheur déplorable ; de sorte que nous pouvons dire qu'elle était une pure flamme de l'amour divin, qui se trouvait dans un mouvement perpétuel, et qui ne cessait jamais d'opérer de grandes choses.

*

La Maîtresse de l'univers fit, en retournant à Nazareth, plusieurs œuvres admirables, mais toujours à l'ombre et d'une manière secrète. Ils arrivèrent en un lieu assez peu éloigné de Jérusalem, et la même nuit, des gens d'un autre petit village vinrent loger dans la maison où ils étaient ; ces gens allaient à la sainte cité, et y menaient une jeune femme malade, pour lui chercher quelque remède, comme dans une localité plus populeuse et plus importante. Et quoiqu'ils sussent qu'elle était fort malade, ils ignoraient pourtant la nature et la cause de ses douleurs. Cette femme avait été fort vertueuse ; mais l'ennemi commun, connaissant son caractère et ses progrès dans la vertu, s'acharna contre elle, comme il fait toujours contre ceux qui sont amis de Dieu, et il la persécuta si fort qu'il la fit tomber dans quelques péchés, et pour la précipiter d'un abîme dans un autre, il la tenta par de fausses

illusions de désespoir et par une douleur excessive de son propre déshonneur ; et lui ayant ainsi troublé l'esprit, ce dragon trouva le moyen d'entrer dans cette femme affligée et de la posséder avec plusieurs autres démons. J'ai déjà dit dans la première partie que le dragon infernal conçut une grande colère contre toutes les femmes vertueuses, depuis qu'il vit dans le ciel cette femme revêtue du soleil, de laquelle les autres qui la suivent forment la famille, comme on peut l'inférer du chapitre XII^e de l'Apocalypse ; et par suite de cette haine, il s'enorgueillissait hautement de la possession du corps et de l'âme de cette pauvre femme, et il la traitait en tyran féroce.

Aussitôt que notre Princesse la vit à l'hôtellerie, elle connut le mal que tous ignoraient, et mue de sa miséricorde maternelle, elle pria son très-saint Fils de lui donner la santé de l'âme et du corps. Et sachant que la volonté divine penchait à la clémence, elle usa de son pouvoir de Reine pour commander aux démons de sortir à l'instant de cette femme, de la laisser libre, sans la tourmenter jamais plus, et de rentrer dans les profonds abîmes, comme dans leur légitime et propre demeure. Notre grande Reine ne se servit point de paroles pour intimor cet ordre, mais elle le donna mentalement, de manière que les esprits immondes pussent le comprendre ; et il fut si efficace et si puissant, qu'aussitôt Lucifer et ses compagnons sortirent de ce corps, et furent précipités dans les ténèbres infernales. L'heureuse femme se trouva délivrée et fort surprise d'un cas si extraordinaire ; mais dans cet étonnement, elle tourna son cœur vers notre très-pure et très-sainte Dame. Elle la regarda avec une vénération et une tendresse singulière, et par cette vue, elle reçut deux autres bienfaits : l'un, que son âme fut pénétrée d'une intime douleur de ses péchés ; l'autre, qu'elle fut affranchie des mauvais effets qu'avaient produits ces injustes possesseurs et débarrassée des vestiges qu'ils avaient laissés dans son corps, dans le temps qu'elle avait été soumise à leur empire. Elle reconnut que cette divine étrangère qu'elle avait eu le bonheur de rencontrer avait beaucoup contribué au bienfait qu'elle sentait avoir reçu du Ciel. Elle lui parla, et notre Reine, lui répondant au cœur, l'exhorta par de sages avis à la persévérance, et même elle la lui mérita pour l'avenir. Les parents qui l'accompagnaient connurent aussi le miracle, mais ils l'attribuèrent à la promesse qu'ils avaient faite de la mener au temple de Jérusalem, et qu'ils allaient accomplir en y portant quelques offrandes. C'est ce qu'ils firent en louant le Seigneur, mais en ignorant l'instrument dont il s'était servi pour un tel bienfait.

Grands furent le trouble et la colère dont Lucifer fut saisi en se voyant chassé de cette femme et précipité par le seul commandement de la très-chaste Marie ; tout stupéfait, il disait avec une furieuse indignation : « Quelle est cette femmelette qui nous commande et qui nous opprime avec tant de force ? Quelle nouveauté est celle-ci, et comment est-ce que mon orgueil la souffre ? Il faut que nous prenions tous garde à cela, et que nous travaillions à l'écraser. » Et comme je dois m'étendre davantage sur ce sujet dans le chapitre qui suit, je le quitte maintenant pour revenir à nos divins voyageurs, qui arrivèrent dans une autre hôtellerie dont le maître était d'un très-mauvais naturel et d'une vie fort déréglée. Par une première grâce qui devait être le principe du bonheur de cet homme, Dieu voulut qu'il accueillît l'auguste Marie et son époux Joseph avec des sentiments de bienveillance et des marques d'intérêt. Il leur montra plus de courtoisie et leur rendit plus de services qu'il n'avait accoutumé de faire aux autres étrangers. Et afin que la récompense surpassât le bienfait, notre grande Reine, qui connut l'état dépravé de la conscience de son hôte, pria pour lui, et lui laissa le fruit de cette prière pour le paiement de son bon accueil ; de sorte qu'elle lui procura la justification de son âme, l'amendement de sa vie, et l'augmentation de ses biens. En effet, Dieu fit prospérer son établissement dans la suite, pour les petits services qu'il avait rendus aux saints voyageurs. La Mère de la grâce opéra beaucoup d'autres merveilles dans ce voyage ; car il sortait d'elle comme des effluves divins, au moyen desquels elle sanctifiait toutes les âmes. Enfin ils arrivèrent à Nazareth, où la Princesse du ciel nettoya sa maison, assistée de ses saints anges, qui, émulateurs de son humilité et jaloux de lui témoigner leur zèle et leur vénération, la secondaient toujours et l'aidaient dans les plus basses occupations. Saint Joseph s'occupait à son travail ordinaire pour la subsistance de notre Reine, et elle ne frustrait point l'espérance de son époux. Elle se ceignait d'une nouvelle force pour les mystères qu'elle attendait ; elle portait la main à de grandes choses, et dans le secret de son âme elle jouissait de la vue continuelle du trésor renfermé dans son sein, et puisait dans cette vue des faveurs, des délices et des consolations ineffables. Elle acquérait d'incomparables mérites, et se rendait extraordinairement agréable au Seigneur.

MARIE D'AGREDA, *La Cité mystique de Dieu*, 1670.